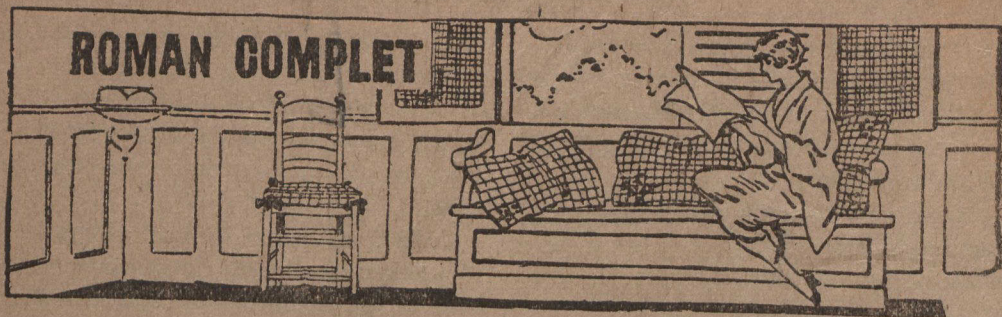




LE SORCIER

PAR HENRI GERMAIN

CHAPITRE PREMIER

LE TESTAMENT

NEUFS heures du soir sonnaient. DE courts silences angoissants pesaient par intermittences, dans la chambre où le père Thommeré, inerte sur son vieux lit de bois, semblait agoniser.

Dans la pièce, mal éclairée par une petite lampe à pétrole, deux personnes se tenaient au chevet du vieillard mourant : une femme aux cheveux déjà blancs, mais d'apparences robustes encore, et un homme de cinquante ans environ, vêtu comme un bourgeois, aux traits durs, à la physionomie soucieuse.

Tous deux considéraient sans parler, mais avec des expressions très différentes, le moribond dont le souffle court s'entendait à peine, durant les rares et courtes accalmies de la tempête.

La servante pleurait, la tête basse. L'homme, le front barré de plis, rivait son regard aigu sur le malade, comme pour fouiller son esprit et deviner ses dernières pensées.

Soudain, il se tourna vers la femme, absorbée par son chagrin :

— Ma bonne Marton, lui dit-il à voix

basse, j'ai grand besoin de causer un instant avec vous.

— Ben, je ne dis pas non, Mossieu le docteur, répartit la brave femme d'une voix chevrotante d'émotion. Seulement, c'est-y ben pressé ?

— Certes, sans cela je ne vous le demanderais pas en un pareil moment.

— Et ça va t'y troubler le repos de mon pauvre maître ?

— Oh ! son repos, à présent !

— Tout de même, s'il entend ?

— Eh bien, passons dans une autre pièce.

— Y va p't'être ben trépasser pendant ce temps-là ?

— Que voulez-vous, ma bonne Marton, la fin de mon vieux cousin Thommeré est maintenant inévitable. Songez qu'il a quatre-vingts ans.

— C'est juste.

— Je doute même qu'il puisse encore nous dire, à vous ou à moi, la moindre parole utile ou raisonnable. Allons, venez ? acheva le médecin d'un ton empreint d'autorité.

— La servante, subjuguée, se leva, prête à suivre son interlocuteur.